

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 11 SEPTEMBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Retour de sir Wilfrid Laurier, par F. Picard.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Allusion, par Aimée Patrie.—Chronique brésilienne, par Pierre-B. de Boucherville.—Départ de M. Faure.—Poésie : A l'ombre des meules, par Joseph Melançon.—Sœurs de souffrances, par René Ghil.—La légion d'honneur, par F. Picard.—Poésie : Consolatio, par Louis-J. Bélieveu.—M. Urbain-J. Ledoux, par E.-Z. Massicotte.—Désillusion, par Paul Ivry.—La linotte, par Henri Maire.—Etrennes aux enfants pauvres, par F. Picard.—Petites postes en familles.—Nos théâtres.—Feuilleton : Les deux Gosses.—Choses et autres.—Le jeu de Dames.

GRAVURES.—Voyage du président de la République française en Russie.—Les insignes de la Légion d'honneur.—Le retour de sir Wilfrid Laurier : Son voyage triomphal à travers le Canada : Le *Druid* arrivant à Québec ; Sir Wilfrid laissant le *Druid*.—Portrait de Sir Wilfrid Laurier.—Trois-Rivières : Le maire Cooke lisant une adresse.—Sorel : Les quais de Sorel à l'arrivée du *Druid*.—Montréal : La procession défilant à l'angle des rues St-Laurent et Ste-Catherine ; Sur les quais ; Au Cnap-de-Mars.—Portrait de M. Urbain Ledoux.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

RETOUR DE SIR W. LAURIER

Le 30 août dernier, vers dix heures du soir, sir Wilfrid Laurier, Premier du Canada, débarquait à Montréal, revenant d'Europe.

Le Saint-Père Léon XIII disait, il y a environ dix ans, aux Français, de reconnaître et d'endurer le gouvernement qu'ils s'étaient donné eux mêmes.

Sans aucun parti pris, sans vouloir empiéter sur le domaine de la politique, nous nous réjouissons de tout cœur du retour parmi nous, du plus grand Canadien-français jusqu'ici ; nous lui souhaitons la bienvenue, à lui et à Mme Laurier, l'épouse aimante et fidèle, la bonne et incomparable femme qui le soutint dans les mauvais jours—les plus grands hommes n'en sont point exempts,—et qui saura trouver dans son cœur des trésors de tendresse si l'adversité...

O peuple, qui te laisses berné par des imbéciles, jaloux d'une gloire loyalement acquise ; qui, dans tes moments d'aberration stupide, est capable de voir rouge, et de briser demain ton idole d'aujourd'hui, sans raisonner, sans te demander pourquoi cette rage barbare et lâche du nombre contre un seul : que t'avait donc fait cet autre illustre enfant du Bas-Canada, te voulant peuple libre et fier—et que tu meurtris un jour de tes piétinements insensés et sau-

vages, oubliant sa grandeur passée, le frappant mortellement, lui, père de famille, sans souci des enfants que tu allais rendre orphelins ?...

Que la Providence éloigne de vous, notre chef reconnu aujourd'hui, une épreuve aussi terrible—épreuve réservée, cependant, nous dit l'histoire inexorable, à tout grand homme !

Nous savons que le voyage de sir W. Laurier en Europe fut un voyage triomphal ; nous savons—pourquoi vouloir rapetisser ce qui est grand ?—nous savons les succès qu'il obtint en Angleterre et en France ; nous apprécierons, nous osons l'espérer, les résultats de sa diplomatie victorieuse de l'Anglais rapace et intéressé : le commerce de notre beau Canada va prendre un nouvel essor.

Voilà pourquoi, sans acception de partis, de races, ni de croyances, tout le peuple, depuis le golfe du Saint-Laurent jusqu'ici, s'est précipité au-devant du grand Canadien ; voilà pourquoi la foule la plus imposante qui se soit jamais vue depuis l'existence de notre pays, a voulu acclamer le Premier Ministre à Montréal, dès son retour.

Il est malséant de vouloir nier l'évidence : quel intérêt peut offrir une telle négation ?...

Aussi, répétons-nous que l'arrivée de sir Wilfrid Laurier à Montréal a été comparable—*si parva licet componere magnis*—à la réception du président de la République française par les Russes, à Saint Pétersbourg. C'est avec un légitime sentiment de fierté que nous l'avons constaté, que nous le disons. Qui peut nous le reprocher ?

La place Jacques-Cartier, au bas de laquelle les navires accostèrent, l'Hôtel-de-Ville, la rue Notre-Dame et les rues adjacentes, la rue Saint-Laurent, offraient un coup d'œil ravissant. Toute la ville était illuminée, chacun y contribuait. Mais que dire du Champ-de-Mars, de la tente de feux multicolores établie au-dessus de l'estrade où la Ville, par son premier magistrat, M. Wilson Smith, offrit, avec le pain et le sel, l'hommage de son attachement au gouvernement, par conséquent à celui qui personnifie le gouvernement ?

La foule, comme à Québec, comme à Trois-Rivières, comme à Sorel, voulait entendre le grand orateur, enfant du peuple, fils de cette province catholique et française : et, hâtons-nous de le dire, avec quelle émotion profonde nous avons entendu cette parole venant, certes, du cœur, et appuyant, ici comme dans les trois villes citées, sur la nécessité de l'union de tous, de l'oubli des fâcheuses divisions politiques—choses que que nous avons toujours exprimées dans ces colonnes et ailleurs !

Le *Times*, annonçant la mort du noble proscrit, Henri V, comte de Chambord—l'antithèse de ce qu'on appelle les d'Orléans—disait avec amertume, mais avec combien de raison ! que c'était un homme, un caractère, qui disparaissait ! Il ajoutait ne pouvoir guère en citer d'autre, dans notre siècle, que le saint et regretté pontife Pie IX.

Le dirons-nous ?

Avec quelle joie, avec quels tressaillements de bonheur, nous rappelant ce regret du *Times*, nous avons vu qu'il existe encore des hommes, des caractères—et que sir W. Laurier en est un !

Nul plus que nous ne déteste les vils appels au fanatisme, à l'intolérance, ou autres sentiments bas : nous n'entendons point, non plus que les vaillants patriotes—hélas ! si incompris—de 1837, nous laisser mépriser, écarter, fouler aux pieds par qui que ce soit ; nous avons assez de cœur dans la poitrine pour laisser tranquilles ceux qui nous laisseront la paix, mais, vive Dieu ! nous avons aussi assez de cœur pour dénoncer, pour flétrir hautement et sans la moindre crainte, ceux qui chercheraient à opprimer les nôtres, sous quelque prétexte que ce soit !

Ces réserves posées, nous répétons avoir constaté avec bonheur qu'il est un homme, en ce Canada, un caractère : c'est sir W. Laurier.

Répondant à l'adresse que lui avait lue M. le Maire de Trois-Rivières, le Premier Ministre disait :

« Je ne pouvais aller en France sans me rendre aussi en Italie, déposer mes hommages aux pieds du Chef de la Religion, la religion de mes ancêtres, qui

m'a vu naître et dans laquelle je veux vivre et mourir. »

Il n'y a là, tout le monde en conviendra, aucune provocation. Sir Laurier dit ce qu'il est, ce qu'il entend rester.

En ces temps de lâches défaillances, de respect-humain poussant le fils à rougir de son père, la fille de sa mère, c'est une preuve d'énergie, de grandeur d'âme, cette grandeur d'âme constituant ce qu'on nomme le caractère, que de ne point rougir de sa Foi.

On a fort ergoté, glosé, sur ce que sir W. Laurier, enfant du peuple, démocrate si l'on veut—dans le bon sens du mot, nous en sommes convaincu—avait reçu des titres et des décorations durant son voyage.

On nous pardonnera de dire franchement notre pensée : ce reproche est tellement bête, que nous n'avons pas voulu nous en soucier jusqu'à ce jour.

Rien de plus démocrate qu'une Sœur de Charité. Démocrate à ce point, qu'elle perd même son nom !

Que de bonnes Sœurs décorées, sur les champs de bataille et dans les hôpitaux !—Ces décorations les abaissent-elles, par hasard ? Et au contraire, l'honneur n'en rejaillit-il pas sur tout l'Ordre ?

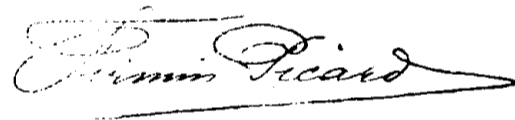
Et dites-moi, de bonne foi, la main sur la conscience : les décorations, les titres donnés à sir W. Laurier l'abaissent-ils, voyons ? Et nous, peuple ; et vous, magistrats ; et vous, élite de la société canadienne, ne ressentons-nous pas l'honneur qui nous est fait ?

Dans la négative, je dirai, avec tout le respect qui nous est dû : « Nous n'avons donc—c'est l'avouer—aucun sentiment de l'honneur, et nous ne comprenons pas la gloire qui s'attache à notre nom ? »

Ce serait, de tous points, fort regrettable.

Ne faisons point dire de nous, à l'étranger, que, seule, la sombre Envie—suivant Fénélon—nous anime ; et que tout événement heureux chez l'un de nous n'excite que notre haine.

Écoutons le chef de notre gouvernement : soyons unis, oublions les divisions de partis, de races même : ce sera la grandeur de notre patrie—et c'est ce que chacun désire !



CHRONIQUE EUROPÉENNE

SURESNE, 7 août 1897.

Après de torrides chaleurs, d'implacable soleil, il tombe quelques gouttes de pluie. Mais, le vent du soir qui vient, les sèche bientôt.

Du pavillon où nous dînons, nous entendons une musique lointaine ; elle vient d'un artiste qui, à l'extrémité du grand jardin touchant notre pavillon, fait vibrer son violon sous l'archet de ses inspirations, en entendant frémir au-dessus de lui les têtes des arbres qui s'entre-choquent, poussées par le souffle du vent. La Seine coule, de l'autre côté, et va, sans mur, rasant le bois de Boulogne dont les grands arbres donnent le plus sympathique concert parmi les chants du soir.

La brise caresse choses et êtres, pendant que les nuages gris vont s'émiettant et que les blancs se déroulent en admirables dentelles.

Dans cet infini susurrement sublimement beau, nos pensées s'entassent aussi rapidement que les oiseaux qui fuient à tire-d'aile dans le bleu, immensément loin.

Des souvenirs nombreux viennent, planent dans cette poésie invitante qui flotte dans le mystère de la nature, et la mémoire assiste à notre revue très personnelle où le passé rit ou pleure, chante la joie ou crie la douleur, et où tous les drames intimes, toutes les comédies cachées, toutes les ambitions et tous les rêves passent, défilent avec un renouveau pénible ou joyeux.

...Il y a quelques années, le malheureux général Boulanger vint dîner ici sur la même table et il écrivait une lettre se servant du même encrier, m'affirme le propriétaire.